

ANTHROPISATION ET PALEOENVIRONNEMENT DANS LES AMERIQUES A LA FIN DU PLEISTOCENE

RODRIGUEZ-LOUBET, François¹

Résumé

Les migrations humaines les plus anciennes actuellement connues dans les Amériques remontent aux alentours de 40 000 BC. A la fin du Pléistocène, les sites préhistoriques montrent la disparition relativement rapide de la quasi-totalité de la mégafaune qui s'accompagne d'une emprise de plus en plus forte de l'homme sur l'environnement.

Abstract

The oldest migrations of human groups within the Americas are dated from 40 000 BP. The Upper Pleistocene sites reveal a rapid disappearance of the megafauna and, on the other hand, the influence of men increases.

Mots-clés : Anthropisation. Paléoenvironnement. Amériques. Pléistocène Supérieur Terminal.

Key-words : Anthropisation. Paléoenvironnement. Americas. Upper Pleistocene

L'homme n'a-t-il jamais été qu'un simple témoin face aux processus évolutifs de son environnement local ? La question ne se pose guère pour les époques modernes, puisque l'on spéculé déjà sur les modifications induites par les activités industrielles sur les phénomènes globaux. S'agissant, en revanche, des périodes préhistoriques et de l'éventualité d'un impact aussi minime soit-il de l'homme pré-néolithique sur son paléoenvironnement, le problème est beaucoup plus difficile à aborder. Les données disponibles à ce sujet sont en effet peu nombreuses et les synthèses se limitent souvent aux aspects d'une discipline (FORD, 1982, pour la paléobotanique, WOOD et JOHNSON, 1982, pour la pédologie, etc.) et à des cas d'études isolés.

(1) Direction des Antiquités Préhistoriques et Historiques de la Martinique et de la Guyane. 16, Avenue Condorcet - 97200 FORT DE FRANCE MARTINIQUE-

Il parait pourtant de plus en plus nécessaire de prendre en compte les activités de l'homme préhistorique au nombre des facteurs qui ont pu intervenir, quel que soient leur degré d'importance, dans la paléogénèse des paysages actuels. Notre réflexion se limitera ici à présenter brièvement deux aspects des relations de l'homme et de son environnement, en Amérique : les conditions des premières migrations et la chasse aux proboscidiens.

En Amérique, l'anthropisation des deux parties, nord et sud, du continent semble avoir été simultanée et plutôt récente : aux alentours de 40 000 BC. Les sites appartenant à la première phase d'occupation connue actuellement (40 000 BC - 12 000 BC) donnent pourtant l'impression d'avoir été visités par des groupes possédant une technologie de taille de la pierre plutôt archaïque. Ils produisaient essentiellement des éclats grossiers et des chopping-tools, ainsi que d'éventuelles pointes en os éclaté. Ces premiers migrants seraient selon toute vraisemblance d'origine asiatique, bien que leurs lieux d'origine soient encore largement débattus : Sibérie, Asie Centrale, voire même Asie du Sud-Est.

Comment sont-ils arrivés et qu'ont-ils trouvé sur place ?

L'hypothèse la plus répandue (BOSCH-GIMPERA, 1967) a eu recours, en bonne logique, aux phénomènes eustatiques et aux exondations successives, au cours de la dernière glaciation, de l'isthme de Béring. L'homme, sans s'en apercevoir ou bien profitant de l'occasion que lui offrait ce pont providentiel, selon les versions, serait passé en Amérique :

- 1- en suivant le gibier et, en particulier les proboscidiens, qui entrèrent eux aussi sur ce continent ;
- 2- en recherchant des climats plus cléments et des terres disponibles, donc du côté de l'est.

Progressivement, plusieurs inconvénients sont apparus, parmi lesquels :

- 1- le fait que les vestiges de proboscidiens soient ceux que l'on repère le plus facilement au cours de travaux de terrassement ou lors des prospections ;
- 2- l'absence totale de synchronie entre l'apparition de ces animaux sur le continent américain et celle de l'homme, qui les aurait suivis ;

3- les conditions climatiques qu'auraient rencontrées ces premiers migrants asiatiques au-delà de l'isthme de Béring, qui n'étaient pas, à cette époque, vraiment favorables aux passages par voie terrestre.

En étudiant de plus près ce dernier aspect, HOPKINS (1967) a rappelé l'amplitude exceptionnelle qu'ont pu acquérir vers la fin de la 4e glaciation de Wisconsin, les glaciers d'Amérique du Nord, en contact direct avec l'inlandsis du Groënland. En supposant une arrivée par l'isthme de Béring des populations asiatiques, empruntant la Vallée du Mackenzie comme cela paraîtrait vraisemblable, pour descendre vers le Sud, les glaciers auraient pu former des obstacles non négligeables, aux moments des maxima glaciaires, soit :

- entre 70 000 et 28 000 BC
- entre 25 000 et 13 000 BC

Un véritable océan de glace, dû à la coalescence des masses glaciaires des Laurentides, à l'est et de la Cordillère, à l'ouest, aurait rendu difficilement praticable l'accès aux terres tempérées du sud, en dehors de l'interstade de 28 000 à 25 000 BC et de la fin de Wisconsin, vers 13 000 BC. A ces époques, cela va de soi, on pouvait aller sans problème vers le sud, mais le détroit de Béring, après la transgression marine, n'était plus franchissable à pied.

Des difficultés apparaissent donc, bien qu'il soit souhaitable de les considérer comme de simples hypothèses, en attendant une meilleure connaissance, en particulier, des réactions isostasiques et de leurs effets précis sur les reliefs. Le risque, en effet, est de raisonner en fonction de la physiologie actuelle de ces paysages.

Et les côtes ? Etaient-elles plus favorables aux passages des groupes humains migrant d'Asie en Amérique ? Encore faudrait-il préciser : par voie de terre ou par la mer.

Si l'on s'attache à l'idée d'une migration littorale, le problème qui se pose ne concerne pas sa vraisemblance mais la conservation des indices qui pourraient nous en rendre compte. Nous revenons aux phénomènes eustasiques et à la

dernière transgression marine, en remarquant au passage l'imprécision relative des appréciations selon les auteurs : 40 mètres, 60 mètres, 100 mètres ? A supposer que l'on puisse retrouver fortuitement des sites d'habitat préhistorique à ces profondeurs, ce qui est déjà peu vraisemblable, il apparaît malgré tout difficile de tenir compte de la topographie et du tracé actuel de la plate-forme continentale pour d'éventuelles simulations destinées à retrouver des voies de passage, alors que la dynamique côtière y est particulièrement active.

Reste la voie maritime, qui ne pose pas davantage de problème que la précédente, à condition de disposer d'embarcations. Or aucun vestige de ce type n'a encore été signalé de manière fiable, pour cette époque. Il est vrai que le Détroit de Torrès, comparable en dimensions à celui de Béring, fut franchi vers 30 000 BC également par les premiers occupants de l'Australie. Mais c'était la seule solution, ce qui est loin d'être le cas en Amérique.

Pour ce qui concerne à présent les grands mammifères qui auraient été suivis par l'homme dans leurs déplacements vers ce continent, il faudrait commencer d'emblée par signaler que les premiers migrants n'étaient pas forcément des chasseurs de mégafaune, contrairement à l'impression que peuvent en offrir les sites connus. Le fait de trouver, plus ou moins bien conservés dans des sédiments lacustres, des vestiges osseux de proboscidiens, par exemple, tient surtout à leur relative résistance à la fragmentation et à l'attrait qu'ils peuvent exercer, en tant qu'indice probable d'un événement quelconque, naturel ou autre. Les campements constitués d'indices moins spectaculaires sont plus difficiles à trouver en stratigraphie. Il en existe en surface, sur certaines paléosols résultant, par exemple, de la désertification holocène des grandes prairies entourant d'anciens lacs, mais leur datation est pour le moment impossible.

Cela étant précisé, il demeure que ce sont ces vestiges particuliers qui figurent actuellement parmi ceux qui apportent le plus d'informations sur les relations de l'homme et de son environnement au cours de cette époque.

Arrivés sur le continent américain depuis le miocène, pour les plus anciens et au pléistocène moyen pour les plus récents, les proboscidiens ont disparu avec la majorité de la mégafaune glaciaire, au début de l'holocène. Ils comprenaient à la

fois des mammothidés ou "mastodontes" (*mamut*), des éléphantidés ou "mam-mouths" (*mammuthus*) et des gomphothéridés (*Stegomastodon*, *Cuvieronius* et *Haplomastodon*), ces derniers étant les seuls à avoir été signalés dans la partie sud du continent, à une exception près, non encore vérifiée (vestiges de *Mammuthus columbi*, signalés par PAULO DE COUTO en Guyane Française, 1979).

La taille de ce gibier, puisque c'était le cas, était plutôt variable : entre 4 mètres au garrot pour *Mammuthus imperator*, le plus grand, et à peine 2 mètres pour le plus petit, *Cuvieronius hyodon*.

La figure 1 fournit quelques indications sur les différentes espèces et leur répartition géographique connue. A la variété des dimensions s'ajoute un large éventail, suivant les espèces, d'adaptations climatiques : le mammoth laineux (*Mammuthus primigenius*), rendu célèbre par l'art paléolithique européen et qui est le plus petit des mammoths, avec 2,80 m au garrot, affectionne les régions froides, tandis que son opposé par la taille, *M. Imperator*, ne dédaigne pas les climats tempérés. Le contraste est encore plus marqué avec *Haplomastodon waringi*, que l'on trouve aussi bien à 2 800 m d'altitude, dans les Andes, que dans les plaines basses de l'Equateur (GARCIA BARCENA, 1989).

Pour ce qui est de leurs biotopes préférentiels, le même éclectisme apparaît : steppe et prairie avec fourré de légumineuses pour la plupart des mammoths ; fourré de *Picea* signalé par la découverte du bol alimentaire (KURTEN et ANDERSON 1980) pour le mastodonte (*Mamut americanum*), graminées et fourré diversifié pour les gomphothéridés, particulièrement diversifié d'ailleurs pour *Haplomastodon waringi*, du fait de son adaptabilité à différents climats.

Ceux qui furent apparemment chassés par l'homme, dont les sites sont présentés dans la figure 2, sont loin de suggérer l'existence de techniques d'abattage spécialisées, d'après les données actuelles. Les pointes bifaciales n'apparaissent, en effet, qu'à la fin de l'horizon qui nous intéresse ici, et elles sont rarement associées à des proboscidiens. Parmi les cas les plus probants figurent surtout des vestiges de *Haplomastodon waringi*, avec des pointes El Jobo (cf figure 3), à El Huaco, au Vénézuéla.

Partout ailleurs, les panoplies lithiques représentées concernent des éclats, plutôt grossiers, des percuteurs et des chopping-tools, y compris dans les sites récemment découverts comme celui de Quitovac, dans le désert du Sonora mexicain (site à *Mammuthus imperator*, F. RODRIGUEZ-LOUBET et N. SILVA-SANCHEZ 1989). On signale quelques fois des pointes en os éclaté (LORENZO et MIRAMBELL, 1981). Même s'agissant de sites de décarnisation, qui semblent être souvent sur le lieu d'abattage, les outils lithiques spécialisés, s'ils avaient existé, auraient dû pouvoir être retrouvés. Les méthodes de chasse demeurent donc purement hypothétiques.

Beaucoup de ces animaux ayant été retrouvés près de points d'eau, dans des endroits marécageux, l'idée la plus répandue est que les individus les plus faibles auraient pu avoir été rabattus, afin de faciliter leur prise après enlèvement dans la vase. Il est peu vraisemblable que l'exploitation de l'animal après abattage s'en soit trouvée facilitée.

Parmi les autres hypothèses de chasse, qu'il est peu utile d'énumérer, il convient malgré tout de retenir l'utilisation du feu, pour les incidences difficiles à évaluer mais probablement non négligeables que cela a pu avoir sur le paysage.

On ne possède que peu d'information sur l'utilisation du feu par l'homme, au cours du Pléistocène (PERLES, 1977). Rappelons que sa maîtrise a été acquise voici au moins 500 000 ans par *Homo erectus*, qui a dû l'utiliser de façon plus ou moins contrôlée. Les incendies de savanes, formations universellement représentées, ont été pratiqués comme techniques de chasse aux temps historiques, mais on ne possède guère de preuves convaincantes pour l'époque qui nous intéresse. Les effets sur la dynamique des sols, l'altération des formations boisées environnantes, etc. peuvent être considérables, à la longue, même lorsque cela est pratiqué par de petits groupes.

Le problème des techniques de chasse utilisées au pléistocène dans les Amériques se pose donc toujours et l'absence d'un outillage spécialisé, d'après les données actuelles, ne fait que le rendre plus aigu.

La question de la disparition des proboscidiens et de la majorité des grands mammifères du pléistocène ne nous semble pas, toutefois, devoir être mise en relation, du moins directement, avec les activités humaines. Il est, néanmoins, intéressant de remarquer que l'homme les a souvent abattus à proximité de sources résiduelles, résultant du tarissement de paléolagunes, notre propre cas d'étude, au Sonora n'ayant fait que confirmer cette observation. Comme le signale LORENZO (1975), il est possible que la fin de la glaciation se soit accompagnée, en Amérique, d'une diminution très significative de la pluviosité dans les zones peu boisées, entraînant un processus de désertification plus ou moins brusque, selon les zones, et des déplacements de formations végétales dont la composition floristique était inévitablement modifiée.

La dépendance des proboscidiens vis à vis de certaines plantes de ces formations (GRAHAM *et al* 1981) est dès lors mise à l'épreuve, avec des incidences possibles sur ces mammifères à reproduction lente et leurs séelles sur le déséquilibre males/femelles, la dérive génétique, etc. A cela peut s'ajouter éventuellement, l'intervention de l'homme, sur un stock déjà très éprouvé.

Ainsi donc, et précisément parce qu'il est encore mal connu pour cette époque, l'impact des sociétés humaines sur la paleogénèse du milieu naturel actuel, dans les Amériques, demeure un élément à ne pas écarter. Pour les phases qui vont suivre et qui conduiront progressivement à la néolithisation, il est clair que l'homme a recherché une maîtrise de plus en plus grande de son environnement. Outillage spécialisé avec l'apparition des premières grandes pointes bifaciales vers 12 000 BC et d'objets lithiques de plus en plus complexes, techniques d'appropriation du sol avec les premiers cultigènes vers 7 000 BC, les interventions sur le milieu se multiplient et s'étendent, en le modifiant insensiblement. Pendant les huit millénaires qui précèdent l'arrivée des Européens, par petites taches, l'agriculture sur brûlis recompose la forêt "climacique", sans que l'on puisse encore en évaluer les effets graduels sur la dynamique des sols, les réseaux hydrographiques, la faune, la flore, et tous les phénomènes qui leur sont intimement liés.

BIBLIOGRAPHIE

- BOSCH GIMPERA, PEDRO** (1967) : *L'Amérique avant Christophe Colomb*. Préhistoire et Hautes Civilisations. Paris. Payot.
- FORD, RICHARD I** (1982) : Paleoethnobotany in American Archaeology. *Advances in archaeological method and theory*, New-York, Academic Press, pp 281 - 332.
- GARCIA-BARCENA, Joaquin** (1989) : El hombre y los proboscídeos de América. *Homenaje a José Luis Lorenzo*, Série Prehistoria, Instituto Nacional de Antropología e Historia, México, pp 41 - 79.
- GRAHAM, RW, C. VANCE HAYNES, DL. JOHNSON et K. WAY** (1981) : Kimmswick : A Clovis-mastodon association in Eastern Missouri. *Science* 213, Washington, AAAS, pp 1115 - 1117.
- HOPKINS, DM** (1967) : The Bering Land Bridge. *Symposium of the VII Congress of the International Association for Quaternary Research*, Standford, Standford University Press.
- KURTEN, B et E. ANDERSON** (1980) : *Pleistocene mammals of North America*, New York, Columbia University Press.
- LORENZO, José Luis** (1975) : Los primeros pobladores. *México, Panorama histórico y cultural 6. Del nomadismo a los centros ceremoniales*. México. Departamento de Prehistoria, INAH, pp 15 - 59.
- LORENZO, José Luis, et Lorena MIRAMBELL** (1981) : El Cedral, S.L.P., México : un sitio con presencia humana de 30 000 años BP. *Actas. Unión Internacional de Ciencias Prehistóricas y Protohistóricas*, México. INAH. Com, 12, pp 112 - 124.
- PAULO DE COUTO, C** (1979) : *Tratado de paleomastozoología*, Rio de Janeiro, Academia Brasileira de Ciencias.
- PERLES, Catherine** (1977) : *Préhistoire du Feu*, Paris, Masson.
- RODRIGUEZ-LOUBET F. et N. SILVA-SANCHEZ** (1989) : Etnoarqueología de Quitovac, Sonora. *Boletín del Consejo de Arqueología Mexico*, Instituto Nacional de Antropología e Historia, pp 124 - 127.
- WOOD, W. Raymond et Donald Lee JOHNSON** (1982) : A survey of disturbance processes in archaeological site formation. *Advances in archaeological method and theory*, New York, Academic Press, pp 539 - 605.

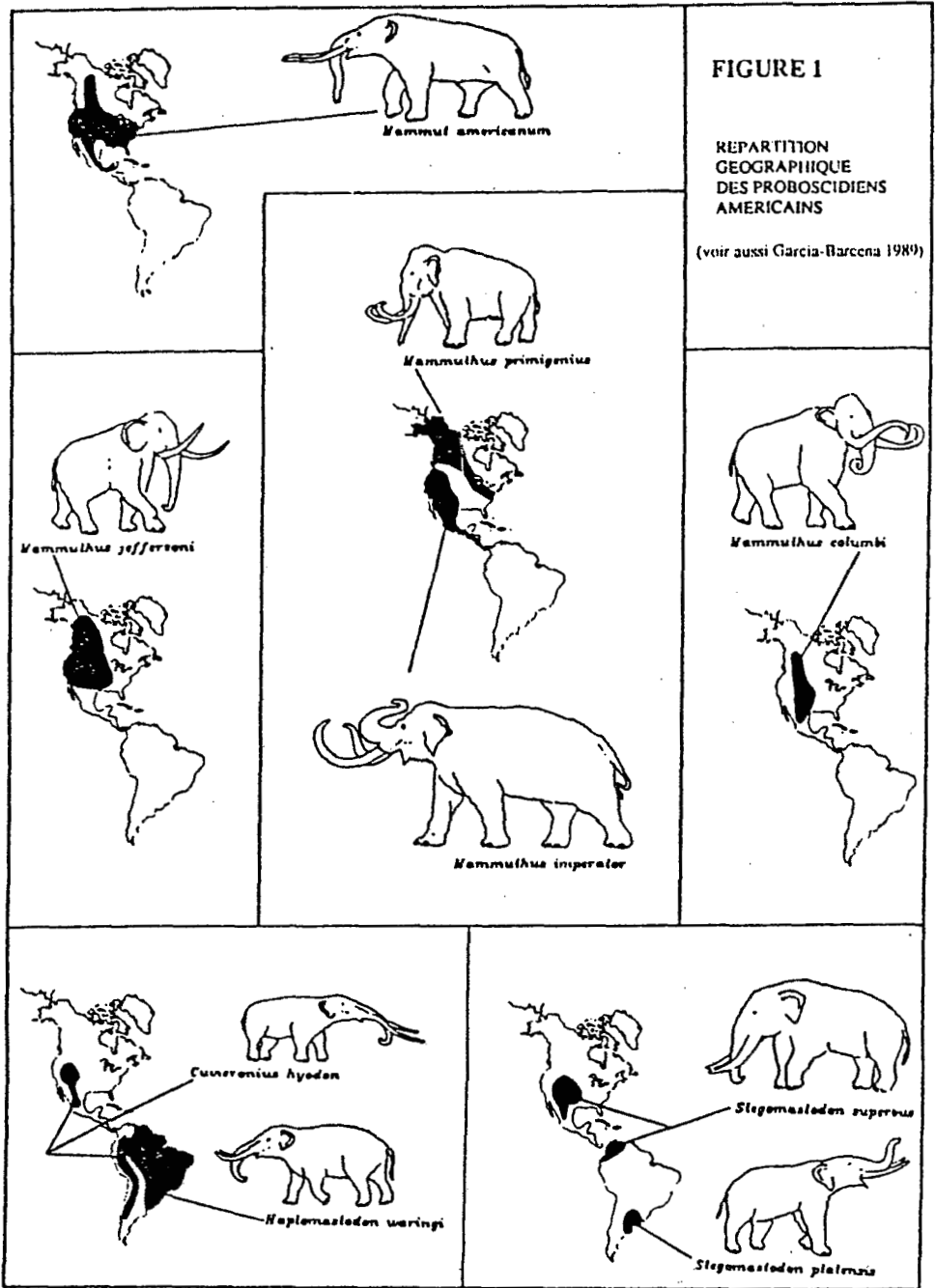


Figure 1 - Répartition géographique des proboscidiens américains
(d'après GARCIA-BARCENA, 1989)

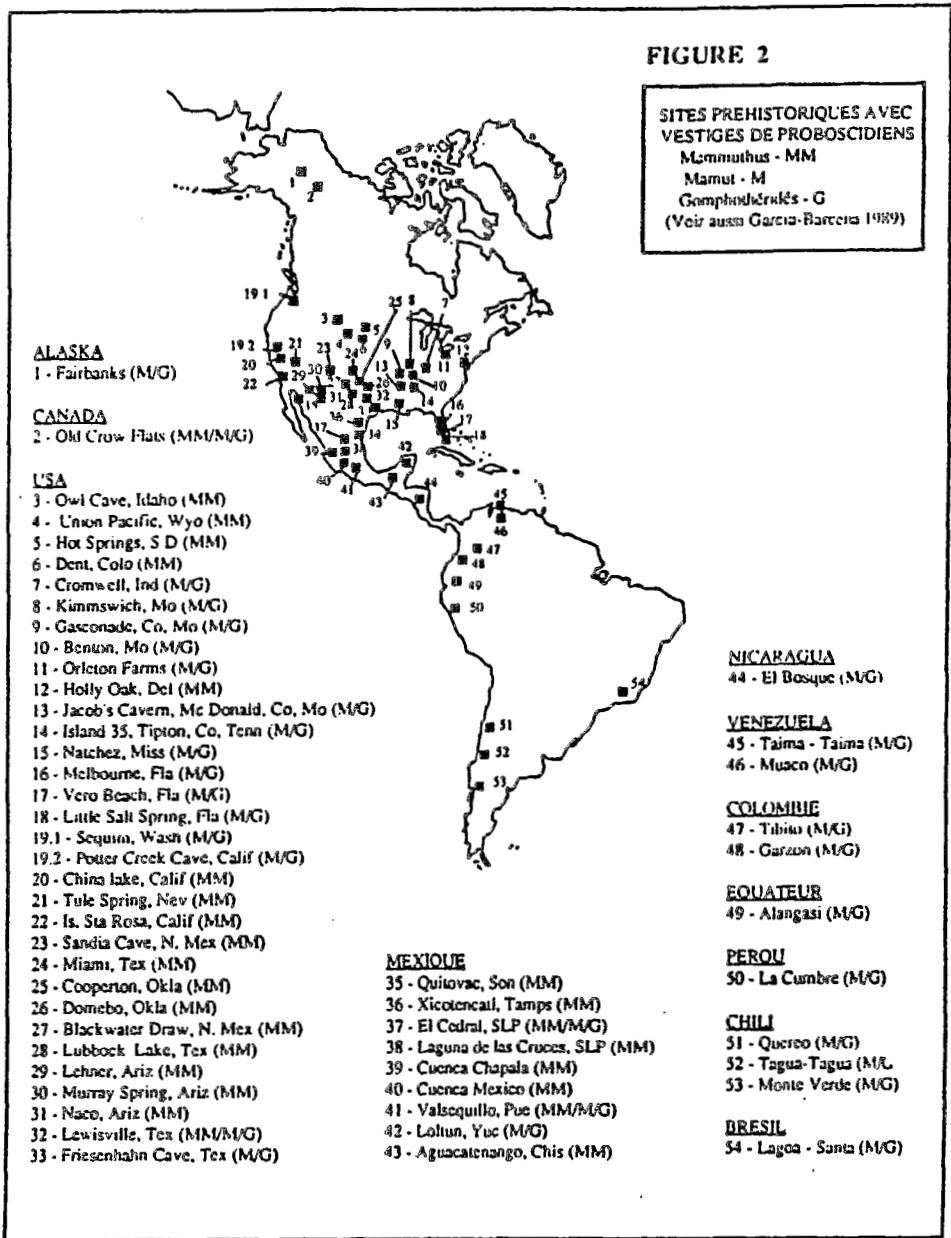


Figure 2 - Carte des sites du Pléistocène supérieur (40 000 - 12 000 BC) à occupations humaines

FIGURE 3 Pointes bifaciales utilisées au pléistocène final (12000 BC - 8000 BC) dans les Amériques.

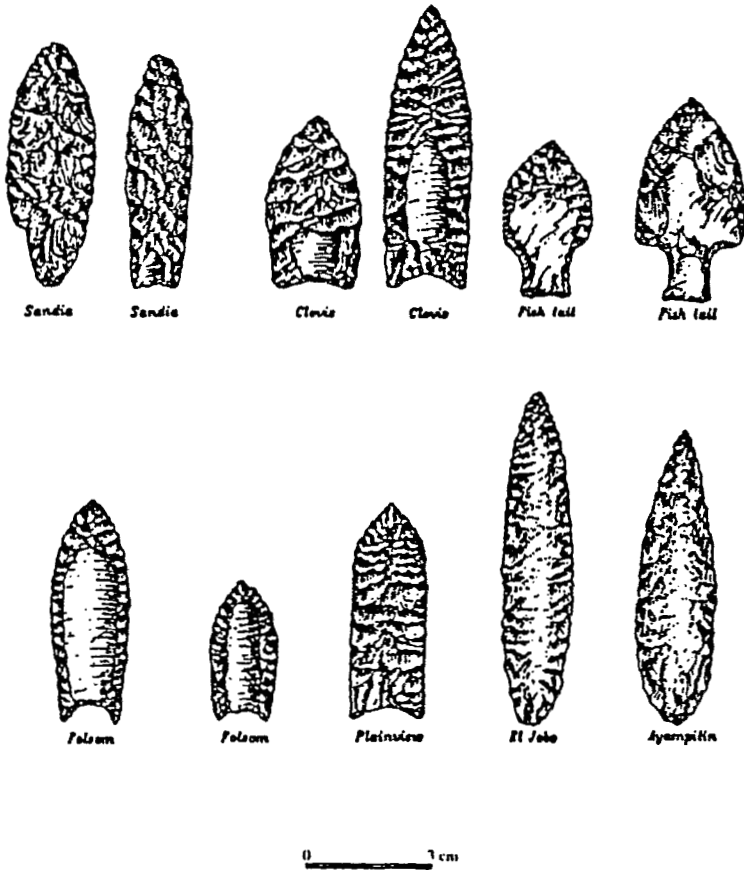


Figure 3 - Pointes bifaciales utilisées au Pléistocène Final (12 000 BC - 80 000 BC), en Amérique